

C'était vers les trois heures de l'après-midi au printemps. Elle descendait le perron de la maison. Elle s'est arrêtée sur la première marche. Peut-être à cause du silence insolite. Ou de la lumière bleue qui emplissait la rue. On entendait seulement le froissement régulier d'un tissu. Elle ne portait pas de sac. Une main posée sur la rampe et l'autre dans le dos. D'un coup elle a levé le bras pour rattraper son châle. Une fenêtre du rez-de-chaussée était ouverte à côté d'elle. Un rideau de voile blanc la fermait aux regards. Un vent silencieux le gonflait et le faisait battre. On entendait un vague chhhhh, et puis ça s'arrêtait. Et puis ça reprenait. De temps à autres le rideau se soulevait jusqu'en haut et dégageait l'ouverture entièrement. Mais on ne voyait rien à l'intérieur de la maison, que son obscurité. Une bouche d'ombre. La luminosité au dehors était trop forte. Une bouche ouverte. Elle avait l'air de crier. Après, le voile tordu se mettait en torche et retombait d'un coup. C'était fini. Et ça recommençait comme ça à intervalles irréguliers. Les ombres attaquaient les façades. Celle du réverbère creusait une tranchée dans le trottoir jusqu'au mur. Les autres semblaient de loin presque solides. Tranchantes et dures. Des barres noires plantées

dans le travers des pierres on aurait dit. Les seules épaisseurs dans cet air bleuté. Personne dans la rue. Elle a décollé sa robe à cause du vent. Elle s'était plaquée contre ses jambes. Glissée entre ses cuisses. Elle les a écartées. Mouvement exaspéré, pas très gracieux. Geste d'une femme qui ne se sent pas observée. Curieux chez elle. D'habitude elle se sent regardée partout tout le temps. Pas question de descendre acheter un paquet de cigarettes la nuit sans être maquillée. Quand je ne suis pas maquillée avec les yeux faits et l'eye-liner et le fard à paupières je n'ai pas de regard. Pas celui qui se voit. Pas celui dont parlait la vendeuse qui m'a dit elle est sympa cette nouvelle teinte de chez Guerlain, elle donne des reflets d'orient à votre regard. Non. Je n'ai pas d'yeux. J'ai deux trous à la place des yeux quand je ne suis pas maquillée. C'est bien simple, quand je ne suis pas maquillée je ne vois rien. Une sensation qu'elle a. On la regarde sans cesse. Une autre sensation qu'elle a. Ça n'empêche pas d'être vrai. Je la regarde tout le temps. Elle dit, j'adore quand tu me cherches des yeux. Je déteste qu'elle me voie quand je la cherche des yeux. Tout le monde la regarde quand elle entre ici ou là. Pôle magnétique des regards. Elle fait tout ce qu'il faut pour ça, bien sûr. Un art qu'elle a. Une science consommée de l'artifice qui confine à la magie. Oui. Un véritable aimant à yeux. C'est vrai elle fait tout pour séduire. Est-ce qu'elle renoncerait à quelque chose pour qu'on ne cesse pas de la regarder ? Je me demande. Ce qu'elle serait prête à sacrifier pour

faire mousser son image ? L'argent. Oh. Parler ? Se taire pour qu'on la regarde mieux. Plutôt muette que pas regardée ? Pas elle. Non. Sa voix, elle n'y renoncerait pas. T'es fou ? Pour rien au monde. Non. Pas sa voix. Ni parler. Ni chanter bien sûr. D'ailleurs chanter pour elle c'est, enfin je sais parfaitement ce que c'est pour elle. C'est comme si des *Altenberg Lieder* aux *Nuits d'été* et de Boulez à Dupin glissait toujours derrière elle l'ombre courbe de Rita Hayworth chantant *Put the blame on mame boys*. Bien sûr je sais que j'aime être regardée. Charmante pulsion vitale aurait dit Paul Éluard la bouche en cul de poule. Con. Je fais ce qu'il faut pour qu'on me regarde. Tout ce qu'il faut. Séduction, séduction. Et alors ? Et puis après ? C'est bien le moins. Je suis une femme. Tu n'aimes pas ? Dis un peu que tu n'aimes pas. Oui ça te plaît. Je le sais. Je le sais bien. Et comme qu'elle le sait ! Et moi aussi je le sais. Drôlement même. Toujours elle serre sur sa gorge des châles d'une douceur et d'une légèreté incroyables. Parfois sur scène elle le laisse glisser le long de son épaule et après. Elle se découvre un instant et puis elle le remonte. Elle a un air négligent qui me culbute quand elle fait ça. Oh mais je la connais. Profond calcul et savant dosage. La mascarade est jusque dans son chant. Je lui ai dit tu es la Gilda du sérialisme intégral. Ah ? La Lola-Lola de l'ère atomique. Lola-Lola ? C'est tout ce qu'elle a répondu. Tu me vois ? Oui tu me vois. Tu me vois mais de toute façon ce que tu vois de moi ce n'est pas moi. Jamais moi. Pour tous les

regards possibles. Elle parle de son visage quand elle dit ça, mais pas seulement. Même quand elle se déshabille, elle dit que je ne la vois pas. Que je ne peux pas. Que je ne l'ai jamais vue nue. Oh ça ne fait rien si tu ouvres les rideaux. Rien du tout. Ouvre-les si tu veux. Aucun homme ne m'a jamais vue nue de toute façon. Jamais. Toi et les autres vous ne m'avez jamais vue nue. Jamais jamais. Ce n'est pas vrai ! Moi je t'ai vue. Je te vois. J'aime te voir nue. Ni toi ni un autre je te dis. Personne. Déshabillée. Oui. Oui. Mais ce n'est pas ça. Ça ce n'est pas être nue. Ce n'est pas ça être nue. Être nue c'est autre chose. Je ne comprends pas de quoi elle parle quand elle dit ça. C'est quoi être nue ? Une rafale de vent à fait s'envoler son châle. Elle n'a pas eu le temps de le retenir. Elle a descendu la dernière marche. Une voiture est passée. J'ai traversé la rue. J'ai ramassé son châle sur la chaussée et je le lui ai tendu avec un sourire. Non, pas du tout. Sans sourire. Je portais un chapeau je me souviens. Le plus souvent je porte un chapeau. Je vous regardais depuis un moment. Ah oui vous me regardiez ? Elle a eu l'air surprise. Je me croyais toute seule. Nous sommes seuls dans cette rue. Elle ne m'avait pas vu. Avant que j'aille dans sa direction elle ne m'avait pas vu. Je ne vous avais pas vu. Excusez-moi. Pourquoi est-ce que je ne vous ai pas vu ? Ça alors. La main sur la hanche et le nez en l'air elle trouvait bizarre de ne m'avoir pas vu. Pas normal. Curieux vous ne trouvez pas ? En général je sens très bien ces choses-là, quand

on me regarde et quand on ne me regarde pas. Peut-être c'est votre costume. Elle a dit ça. C'est peut-être à cause de votre costume. De la couleur de votre costume. Mon costume ? Oui, sa couleur. Elle avait pris le revers de ma veste entre ses doigts. Indéfinissable la couleur de votre costume. Ce n'est ni clair ni foncé, ni brun, ni vert, ni rien. Comment vous diriez pour une couleur pareille ? Je ne sais pas. Vous aimez les couleurs je parie. Il faut aimer bien les couleurs pour porter une veste de ce genre. Pourquoi vous dites ça ? Quel genre ? C'est quoi bien aimer les couleurs ? Vous portez des couleurs impossibles à nommer. C'est du quoi ça hein ? Une sorte de brun bleu à fond doré ? Gris vert violet foncé ? Ça n'existe pas une couleur pareille, enfin, ça ne peut pas se dire, mais se voir, oui. Je ne sais pas. Vous savez ça n'a pas de nom cette couleur. C'est une couleur d'ombre. Elle a dit ça en pesant les mots. Une couleur d'ombre. Vous vous habillez toujours de cette façon avec des couleurs indéfinissables ? Oui ? Des mélanges plus qu'incertains ? La phrase posait une question mais sa voix ne posait pas de question. J'ai regardé ma veste et j'ai dit : toujours oui. Enfin je crois. Faites-moi voir vos yeux. Pourquoi ? Faites-moi voir vos yeux. Et puis l'instant d'après elle a dit : c'est ça. C'est ça quoi ? Le secret, je l'ai découvert. Je sais. Je sais tout. Tout quoi ? Le secret. Quel secret ? Je suis très forte à ce jeu. J'en connais un rayon. La couleur de votre veste. Cette couleur qui n'a pas de couleur. C'est la couleur de vos yeux. Tout simplement. Je

l'aurais parié. Je m'en serais douté pour tout vous dire. Vous ne trouvez pas que je suis très forte à ce jeu ? Si. Très. Mais vous parlez d'un secret ! Ce n'est pas un secret. Oui mais vous ne le saviez pas. Non. Donc c'était un secret pour vous. Mais pas pour moi. Elle a demandé en baissant la voix vous ne le saviez vraiment pas que vous vous habilliez comme ça avec des costumes taillés dans votre couleur d'yeux ? Non. Allez, vous l'aviez remarqué. Non, je vous promets. C'est le hasard. Non non, vous avez raison. C'était sans le savoir. Disons un goût que j'ai. Même pas un goût. Juste une préférence, je n'y pense pas. Ça me plaît cette sorte de pas couleur. Enfin je pensais que ça me plaisait tout simplement. Vous vous moquez de moi. Faut drôlement se démener. Ce doit être difficile à trouver des habits pareils. Je veux dire la couleur. Je le sais parce que je m'y connais question hardes et falbalas. Alors comme ça vous n'aviez pas noté le rapport ? Non. C'est vrai, je ne m'en étais jamais aperçu. J'étais surpris. J'ai dit : vous savez je crois que je ne me regarde pas. Oh c'est ridicule. Comment vous pouvez dire une chose pareille ? Vous vous moquez encore de moi. Non. Je vous assure. Mais ce n'est pas important. C'est vous qui m'y faites penser. Je vous assure. Sinon je n'y pense pas. Évidemment si je dis je ne me regarde pas, ça a l'air de faire toute une histoire. Mais en vrai ce n'est pas une histoire du tout. Vous ne vous regardez pas ? Et vous ? Jamais ? Allez. Et pour vous raser par exemple ? J'ai une glace comme tout le monde. Dans la salle de bain. Ah,

vous voyez ! Non. Je vois la partie nécessaire de mon visage. Je ne regarde pas un moi. Il n'y a aucun autre miroir dans toute la maison. Non ? Oh mais un seul suffit, vous savez. Moi quand je sors je jette toujours un dernier coup d'œil dans l'affiche qui est sous un verre au bout du couloir. Un coup d'œil pour me voir d'un coup d'œil. Ah oui mais ce n'est pas ça. Pas du tout. L'image ce n'est pas comme ça. De quoi j'ai l'air, je ne le vois pas. Je ne le sais pas. Oh c'est facile à dire. Je ne vous crois pas. À quoi je ressemble ? Non. Par exemple je ne pourrais pas me décrire. Ni me dessiner non plus. Ni rien. Et vous vous pourriez ? Je ne sais pas. Si si. De toute manière je crois que c'est difficile de se voir vraiment. Peut-être on se connaît trop, alors on ne se voit pas. On est trop près. Il faut un peu de distance pour voir. Vous ne pensez pas ? Peut-être oui. S'oublier un peu, si vous voulez. Pour se voir aussi. Depuis quand vous ne vous êtes pas regardé ? Non, arrêtez, pardonnez-moi, mais c'est bête des questions pareilles. Ce n'est pas du tout ce que je veux dire. Vous ne comprenez pas. Il n'y a aucune raison d'en parler, vous savez. Ça vous fâche. Non. Excusez-moi. Mais non. Seulement je ne comprends pas pourquoi vous en parlez. Parce que c'est bizarre, voilà pourquoi. Je vous le dis moi. Quelqu'un qui porte une veste comme la vôtre, avec un chapeau par-dessus le marché, et qui me dit je ne me regarde pas et je ne me vois pas et je n'ai pas d'image de moi et je n'ai pas la moindre idée de quoi j'ai l'air pour moi, il est en orbite autour des lunes de

Jupiter, c'est certain. Mais non. C'est tout ce que vous avez à me répondre ? En tout cas moi il me semble que les gens savent toujours de quoi ils ont l'air. Un peu. Un peu moins. Au moins un peu. Ils imaginent s'ils ne se voient pas vraiment, mais c'est du pareil au même. Prenez n'importe qui, il le sait. Moi je le sais. Alors dites voir un peu. Faites-moi votre portrait. Ah non. Je pourrais vous le faire mais je trouve bien mieux qu'un autre le fasse de moi, pour moi. On y croit plus. Et qui vous dit que vous n'êtes pas un animal ? Un chien. Peut-être vous êtes un chien. Avec une tête de gros animal. Un cheval. Un ours peut-être qui sait ? Vous savez au moins si vous êtes un garçon ou une fille ? Et vous qu'en savez-vous ? Écoutez ça ne vous empêche pas de me voir, alors tout va bien. Vous me voyez, ça me suffit pour le moment. Ça ne vous manque pas ? Vous regardez tout le temps ailleurs alors. Hein ? Il faut bien regarder quelque part. Quelque chose. Non ? Ailleurs ? C'est ça ? Vous regardez quoi ? Oh des choses. Je regarde les femmes. Par exemple. Vous me regardiez là ? C'est vrai ça, vous faisiez quoi avant que je vous voie ? Vous me guettiez ? Oh oh, un guetteur. Comme ça vous regardez les femmes ? Oui. Vous êtes un voyeur ? J'ai vu un film sur un voyeur. Incroyable. Il disait qu'il faisait le voyeur parce qu'il cherchait à voir les femmes directement dans le sexe. Il parlait comme ça. Voir les femmes directement dans le sexe. Moi je n'aimerais pas ça du tout. Vous n'êtes pas choqué au moins que je vous parle ainsi ? Même si

vous n'êtes pas voyeur. Alors comme ça vous regardez les femmes. C'est quoi votre métier ? Je peins. Ah voilà. Des tableaux ? Ça n'empêche. Et même raison de plus. Raison de plus de quoi ? Un peintre ça se voit. Enfin ça se regarde je veux dire. Un peintre ça fait des autoportraits pour passer le temps. Ou il peint des femmes nues. Il se regarde dans un miroir et il se peint. Pas vous ? Pas forcé de se voir pour se peindre. Ah non ? Et puis vous devez vous habiller. Oui. Vous vous habillez. Vous portez un chapeau. Il est très beau votre chapeau, je ne vous l'ai pas dit ? Non. Merci. Ou bien il y a quelqu'un qui doit vous dire tout le temps comment vous êtes. Votre visage et ainsi de suite. Un peu plus penché, le chapeau ! Comment est mon visage aujourd'hui ? Et aussi : quelle est la couleur de vos yeux. Voici notre bulletin météorologique. Yeux verts ce matin. Ils tourneront au gris en fin d'après-midi. On nommerait ça un chien de peintre. Enfin un chien parlant. Comme si vous étiez aveugle. La voix de son maître. Enfin l'œil. Je veux dire qu'un aveugle passe son temps à aller se faire voir. Un aveugle doit faire ainsi. Enfin, je suppose. Vous comprenez ? Je m'embrouille, c'est terrible, mais c'est mon truc, je m'embrouille. On lui dit vous avez les cheveux comme ci et comme ça. Votre visage et votre bouche sont comme ça et comme ci. Et le pull bleu que vous portez vous va bien ou il ne vous va pas du tout bien, c'est une horreur. Ce doit être un casse-tête sans nom de décrire une couleur. Sans rire, personne ne vous l'a jamais dit ? Quoi ? C'est

à moi que vous posez la question ? Oui. Votre veste et vos yeux le rapport. Non. Personne n'a jamais pensé à vous le dire ? Les femmes que vous regardez ? Une femme aurait dû remarquer ça. Même pas une femme pour remarquer ça et vous le dire ? Une femme ? Non. Je ne le savais pas. Je vous assure. Jamais je ne me suis demandé. Je ne m'en suis jamais aperçu et personne ne me l'a jamais dit. Alors je suis la première à voir le rapport ? Entre votre couleur du dedans et votre couleur du dehors. Je suis la première à vous voir ? La première, oui, si vous voulez. On pourrait dire que je vous ai découvert. Vous ne croyez pas ? Je me demande si ça change un paysage la première fois qu'il est vu ? Ça vous fait quoi à vous ? Quoi ? D'avoir été découvert. Ça vous ennuie ? Je ne sais pas. Non. Mais vous n'êtes pas un paysage n'est-ce pas ? Je vous ennuie ? Mais non. Je ne sais pas trop quoi vous dire. Non, vous ne savez pas. Allez, tout de même, dites-moi quelques chose. Parlez-moi. Vous m'embarrassez. C'est vrai vous êtes peintre ? Alors j'ai découvert la couleur intérieure d'un peintre. J'ai dû prendre cette fois un air vraiment embarrassé. Elle a souri. Un sourire très content. Elle a jeté un coup d'œil vers la fenêtre ouverte. Le rideau de voile flottait tout en haut. Je m'appelle Nora. Nora Dreyer. Je m'appelle Wolf Trafiquant. Comment ? Elle a trouvé drôle ce nom. Il y a plein de choses drôles chez vous. C'est votre vrai nom ou un nom inventé ? Un pseudonyme ? On dirait un pseudonyme mal fagoté. Wolf. Vous êtes un peintre connu ?

Excusez-moi, mais je n'y connais rien en peinture. Wolf Trafiquant. Où est-ce que vous avez été chercher ça ? Nora. Nora Dreyer. Nora, Nora, Nora. Elle chante. C'est son nom de chanteuse, Nora Dreyer. Son vrai nom elle ne le dit pas. Chez toi aussi il y a de drôles de choses. Elle dit : pas du tout. Je ne dis pas mon nom simplement parce que, parce que je ne l'aime pas. Voilà. Point final. Quant à savoir pourquoi elle ne l'aime pas, mystère. Et puis est-ce que c'est si vrai que ça que ce n'est pas son nom ? Son nom sur son passeport par exemple ? Je n'en suis plus sûr du tout. Et son prénom. Ça aussi c'est curieux. Ce jour-là elle a dit Nora et elle m'a tendu la main. Je m'appelle Nora. Mais parfois elle dit autrement. J'en suis sûr. Des fois, je crois elle dit à des gens son nom, Dora ou Zora ou je ne sais quoi d'approchant. Il me semble qu'un jour elle dit une chose et un autre jour une autre chose. Comme tous les noms qu'elle dit se ressemblent quand on les entend, on doit simplement avoir l'impression de n'avoir pas bien entendu. Nora Dreyer c'est son nom quand elle chante. Je lui ai demandé souvent de chanter pour moi. Cette mélodie de Fauré, *Au bord de l'eau*. Ou *Like Someone In Love* la chanson de Björk. Ça ne l'ennuie jamais de chanter *Au bord de l'eau* ou *Like Someone In Love*. Enfin jamais ça ne l'a ennuyé de me chanter *Au bord de l'eau*, plusieurs fois de suite, comme un CD. Une fois elle m'a chanté *Au bord de l'eau* au téléphone. Elle peut prendre la voix de Björk, c'est incroyable. Lately I've find myself hmmm hmmm Like

someone in love. Avec bruits de vague et arpèges de harpe. C'est elle qui achète tous mes vêtements. Qui achetait. La veste que je porte, elle me l'a rapportée d'Italie. Trouvée à Rome. Tinta scura ! Terra d'ombra ! Je ne sais plus quoi faire. Il me faut des yeux pour voir. Elle n'est pas là. Elle doit être au Brésil en ce moment. À Rio. Ou à San Paulo. Je ne sais plus exactement. J'ai noté quelque part les lieux et les dates avec les hôtels et les numéros de téléphone. Une tournée de concerts. Elle est partie. Enfin elle est loin. Nous nous sommes séparés. Séparés. Juste avant son départ. Pas du tout séparés en vérité. Elle est partie. À cause de ce tableau. On peut dire ça. Son portrait. Qu'est-ce qui m'a pris de faire son portrait ? Pourquoi est-ce que j'ai peint ce portrait ? Et ensuite. Je ne sais pas ce qui lui est passé par la tête ensuite. Quand je dis je ne sais pas vraiment, je ne sais pas. Elle a dit qu'elle ne voulait plus me voir. Je ne veux plus te voir. Et je ne veux plus que tu me voies. Tu me fais peur. Peur ? Et elle est partie. Impossible de continuer à travailler dans ces conditions. J'ai essayé. Je ne vois rien. Je ne pouvais plus peindre dans ces conditions. Séparés, c'est une façon de parler. Elle a emporté mes yeux, voilà la vérité. Alors moi aussi je suis parti. Je ne comprends rien à ce qui s'est passé. Et pas non plus à ce qui se passe. Quoi ? On est arrivé à Oakland, dit Orazio. Il est loin ton garage ? De l'autre côté. Faut traverser la ville. Ce sont ses premiers mots. Orazio n'a pas desserré les dents depuis notre départ de San Francisco. Quel emmerdeur. *Tu arrives bien tôt. Je*

*ne suis pas encore prête. Mon Dieu quelle mine tu as. Qu'est-ce que c'est que cette valise ? Tu pars ? Oui. Tout à l'heure. Ce soir. Ce soir ? J'ai pensé qu'il serait plus simple de ne pas repasser chez moi. Tu as bien fait. Tu as très bien fait. Tu pars ? Mais où vas-tu ? Tu ne m'avais rien dit ! Comme c'est dommage ! Moi qui espérais que tu serais avec nous pour. Non, vraiment, ça c'est décidé vite tu sais. Tu as bien besoin de vacances. Regarde-moi cette tête et tu ne t'es pas rasé. Je préfère quand tu es rasé. Ce ne sont pas des vacances. Tu te laisses pousser la barbe ? Non, non. Je n'avais pas envie ce matin, c'est tout. Pas des vacances ? Ah mon garçon, mon garçon. Malgré tout, tu es toujours mon garçon. Mon grand petit. Je ne sais jamais quoi répondre à ça. Pas des paroles mais une invite. Une imploration hyperbolique qui m'est adressée. Suivie d'un silence et de soupirs où tiendrait l'histoire entière du peuple juif. Bien sûr, je ne veux pas la froisser. Difficile de ne pas la décevoir. Avec le taux exorbitant d'inflation sentimentale qui est son régime, les mots que je dis et mon ton ne parviennent jamais à lui donner un change satisfaisant. Il y a de longues années, j'ai mis en place pour elle le MSG. Minimum sentimental garanti. Établi afin de me préserver d'une exténuation certaine dans une surenchère où elle aura toujours plusieurs longueurs d'avance. Et puis ça la contente en lui permettant de penser que certes son fils n'est pas, comme elle dit, un expansif, mais il n'en pense pas moins. Hein ? Tu ne dis rien mais tu n'en penses pas moins. Je le sais bien. Je dis oui, oui, un peu agacé. Ah. Va dire bonjour à ton père. Il attend que tu ailles à lui. Tu sais comment il est. Va. Elle me*

*presse, à regret, d'aller dire bonjour à mon père pour me faire croire que c'est lui qui exige cette politesse. Ce qu'elle juge tout haut ridicule et, comme elle dirait, un peu arriéré. Mais en vérité c'est elle qui aime que les choses soient faites dans les formes et selon les usages. Seulement elle craint de paraître elle-même ridicule ou arriérée. Alors elle rejette tout sur le dos de mon père. Bonjour ! Ah tiens tu es là ? Je ne t'avais pas entendu arriver. Alors tu te laisses pousser la barbe ? Non, non. Je n'ai pas eu le temps de me raser ce matin. Pas le temps ? Qu'est-ce que tu fais pour ne pas avoir le temps de te raser ? Ne me dis pas que tu travailles de si bonne heure. Si, justement. Je travaillais. J'ai travaillé toute cette nuit. Et toi que faisais-tu ? Je relisais quelques notes. Tu sais, je t'en ai parlé. Il y a sur son bureau une douzaine de petites feuilles écrites recto verso de sa large écriture. Tu pourrais employer un meilleur papier. Regarde-moi ça il boit l'encre. Papier, chmapier, ne m'ennuies pas tout le temps avec tes remarques sur mon papier. J'ai toujours connu celui-là. Il est mauvais, je le sais. Mais toi tu es un gâcheur de papier. Tu venais prendre des feuilles dans mon bureau. Tu faisais un gribouillis en plein milieu de la feuille et tu en prenais une autre. Tu passais ton temps à dessiner. Crois-moi, je m'en souviens. Ce n'étaient pas des gribouillis. Bon si tu veux. Et maintenant tu gâches autant de toiles pour faire ta peinture ? Si tu veux bien parle-moi plutôt de ce que tu écris. Tes notes. Ça vaudra mieux. Dis ça te rapporte au moins ? Quoi ? Ce que tu fais ? Oh non pas ça ! Je vis très bien, mais ce n'est pas. Tu sais, si tu as des difficultés, tu peux m'en parler. Tu ne me dis*

*jamais rien. Non, non. Tout va bien. Je gagne pas mal d'argent. Pas mal ? C'est combien pas mal ? On croirait que tu espères que les choses aillent mal. Mais pas du tout ! Tu comprends toujours tout de travers. Je m'inquiète pour toi. C'est bien ce que je dis. Nous nous inquiétons pour toi. C'est naturel non ? Bien sûr bien sûr. Mais je n'ai pas besoin que vous vous inquiétiez pour moi. On a toujours besoin que quelqu'un il s'inquiète pour vous. Je ne te comprends pas. Tu as raison. Excuse-moi. Alors, et ces notes ? C'est la lettre à propos du procès Barbie. Je t'ai déjà raconté quand j'étais à Lyon. Je voudrais écrire ça sous forme de lettre. Il faudrait que tu m'aides pour rédiger. Que tu revoies mon style. Tu sais je suis toujours un petit polak. Mais non. Qu'est-ce que tu me chantes. Tu écris parfaitement. Oh bien sûr j'ai tout en tête. Sauf les dates et les noms parfois. Je perds la mémoire. C'est ainsi. Enfin pas totalement. Heureusement. J'oublie où j'étais hier. Mais où j'étais il y a cinquante ans à cette date à ce jour, ça je ne l'ai pas oublié. Comme quoi j'oublie ce qu'il faut pas et je n'oublie pas ce qu'il faut hein ? Enfin. Pour coucher les choses sur le papier c'est une autre paire de manches. Quand on n'a que le Certificat d'Études. Arrête. C'est idiot. J'aurais tellement voulu faire des études. Mais la vie. La vie ! Tailleur ce n'est pas un beau métier. Maintenant je ne peux plus coudre. Les yeux. Les yeux ne vont plus. Et puis je n'ai plus le courage. Je ne voulais pas être tailleur. Je voulais être avocat. Enfin. Heureusement, toi tu as pu faire des études. Mais pourquoi tu n'as pas choisi le droit ? Le droit voilà ce qui importe. Le droit ! Quand j'ai pu pour la première fois*

*descendre les Grands Boulevards avec mes papiers en poche ! Que je n'avais plus à craindre les contrôles de police ! Je ne peux pas te dire ce que ça m'a fait. Et il y en avait, crois-moi, des contrôles de police qui vous tombaient dessus dès que tu n'avais pas la tête de l'emploi. On ne dit pas comme ça. Enfin quand on avait l'air étranger. Et puis avec mon accent ! J'avais un de ces accents ! Bref. Tu ne peux pas savoir quelle joie ç'a été. Quelle fierté. Non, tu ne peux pas savoir. Ce jour-là j'ai eu envie, j'ai eu envie qu'ils viennent me demander mes papiers. J'avais envie de leur montrer ce papier où il y avait juste mon nom et un tampon dessus qui disait, qui prouvait que j'étais français. C'est rien un bout de carton. Pour moi c'était tout. Pour un peu j'aurais chanté la Marseillaise. Porte Saint-Martin. Avec mon accent tu imagines ! J'en voyais d'autres qui marchaient sur le boulevard comme moi la veille. Le long des murs. Ils ne marchaient pas, ils se faufilaient. Tu penses. Il y avait tout le temps des contrôles. Place de la République, la police arrivait. En grand nombre. Ils se déployaient tout le long en tirailleur et ils ratissaient toute la place. Moi je n'étais pas en règle. Enfin j'avais un passeport. Il était faux. Mais tout de même j'avais un passeport. Je l'avais complètement oublié. Et l'autre jour, par hasard, en rangeant quelques papiers je suis tombé dessus. Tu me le montres ? Attends une minute. Tiens, le voilà. Il est faux ? Tout ce qu'il y a de plus faux. Tu étais beau. Et il marchait ? Bien sûr qu'il marchait. Mais il valait mieux éviter d'avoir à le présenter. Tu ne te promenais pas ? Si, souvent. Le soir, après le travail, je me promenais. En tram. Je prenais le tram. Le*

numéro 5. Il n'existe plus aujourd'hui, n'est-ce pas ? Il allait de la place de La Nation jusqu'au Trocadéro. Il faisait un parcours magnifique. Là, je restais dehors. Sur la plate-forme, c'est-à-dire. Autant que je pouvais, je faisais connaissance. Je lisais le nom des rues. Je faisais connaissance, quoi. C'est comme ça que j'apprenais. On pourrait dire que j'ai appris le français en lisant les plaques des rues. Les unes après les autres. Un labyrinthe. De rue en rue. Chaque fois que le tram prenait une autre rue je cherchais le nom. Un repère. Un moyen de me souvenir. Après, une fois rentré, je pouvais refaire tout le parcours en me récitant le nom des rues l'une après l'autre. Du français Nation-Trocadéro. Je faisais ça très souvent. Toute la ligne. J'apprenais comme ça. Je pourrais te redire le chemin entier encore maintenant. Enfin, je crois. Avec ma mémoire. J'étais imbattable. Un vrai parigot ! Tu es un homme des villes. Et comment j'aurais fait pour apprendre le français en pleine campagne ? Avec les vaches ? Et puis il y avait le cinéma ! Tu allais souvent au cinéma ? Oh là là ! Avec le tram et les plaques des rues c'est le cinéma qui m'a appris à parler le français. Et les filles aussi, évidemment. Les filles plus le cinéma. Les filles qui parlaient et le cinéma muet. Au cinéma ce sont les sous-titres qui m'apprenaient. Enfin pas les sous-titres. Les cartons. Voilà. Je lisais les cartons. Doucement parce qu'il y avait beaucoup de mots et que je n'étais pas tellement au point. Après je rentrais à la maison et j'essayais d'écrire. Tu allais au cinéma pour lire les cartons ? Oui oui. Je ne pourrais plus te dire les films que j'ai vus. Ah si. Ben Hur. Je m'en rappelle très bien. Je m'en souviens.

*Rappelle, souviens ! Le lys brisé aussi je m'en souviens. Avec, avec celle qui. Lilian Gish. Oui Lilian Gish. Mais le Ben Hur dont je te parle, bien sûr ce n'est pas celui là en couleurs. Non, non. Je sais. C'était magnifique. Et quand on a vu la première fois Le chanteur de jazz ! Enfin quand on a entendu pour la première fois ce faux noir. Comment il s'appelait déjà ? Al Johnson. Oui Al Johnson. C'est ça. Quand il s'est mis à chanter, ça m'a fait un effet incroyable. Tu sais, c'était un acteur juif. Al Johnson ? Fallait que ce soit un juif pour se déguiser en noir. C'était bizarre. On voyait bien que c'était du maquillage. C'est comme s'il avait montré qu'il était juif. Non ? Hein ? Tu ne trouves pas ? Parce que nous on n'a pas grand chose à montrer, hein ? Tu ne crois pas ? Même le nez, dans la famille, il est plutôt petit. Alors, à cause du cinéma, parce que j'essayais d'écrire, de recopier les cartons, une fois rentré j'ai décidé de m'inscrire aux cours du soir. À l'école de la rue Rampeau. Là j'ai fait une année. Pas mal. Et puis au bout de la seconde année on m'a donné un diplôme. Mon Certificat d'Études. J'aimais bien Paris. Oh oui ! Je suis né à Varsovie, mais je n'ai pas connu Varsovie. Pourtant j'y ai vécu. Pour aller comme d'ici, de cette rue, à l'autre côté du boulevard, on disait : aller dans les autres quartiers ! C'était presque une autre ville. À Paris je n'ai jamais eu cette impression. Même les premiers temps je n'avais pas cette impression. Et pourtant la police veillait. Avant que je puisse prononcer quelques mots, j'évitais de sortir. Évidemment. Ce n'était pas indiqué. La première fois que je suis allé livrer le travail. Je travaillais avec ma mère pour une maison de confection qui se*

*trouvait place de la Bourse. Au 40 rue Notre-Dame-des-Victoires. Tu vois comme je me souviens? Mon frère Jo m'avait donné un papier où il avait écrit pour quoi je venais. Voilà c'est ça, la maison Gabriel Louise. C'était en quelle année ? Attends, laisse-moi me souvenir. Dans les années 25-26. Il me semble. J'avais donc ce papier. Je suis entré là-dedans et la première personne que j'ai vue je lui ai donné le papier. À une dame. Une grande dame. Sans rien dire. Assez élégante. Avec une robe bleu roi. Enfin bref. Elle m'a regardé un instant et elle est partie. Elle a sans doute été discuter avec quelqu'un. Moi j'attendais. Je me suis assis dans un coin et j'ai attendu. Et puis elle est revenue. Elle me rapportait ce qu'on avait demandé. Des boutons. Des trucs comme ça qui nous manquaient. Elle essayait de me parler et moi je faisais des gestes. Rien que des gestes. Je ne comprends rien ! Elle ne savait pas. Elle n'arrivait pas à comprendre. Elle baissait les bras et elle tournait les yeux de tous les côtés comme si elle avait cherché quelqu'un qui puisse lui expliquer. Et puis elle me regardait avec un sourire d'excuse. L'air un peu triste. Pour elle, j'étais muet. C'était réglé. J'étais muet. Je ne disais pas un mot. Jo m'avait dit ne dis pas un mot ils sont gentils mais. Alors pour elle j'étais muet. Un muet ! Alors j'ai fait le muet. Et puis au bout d'un certain temps. Je veux dire après, plus tard. Après plusieurs semaines je venais encore. Et j'ai commencé à prononcer quelques mots. Je voulais montrer. J'avais envie. Je devais aussi m'exercer. Et la seule façon de s'exercer c'était de parler. Bon alors. Quand elle m'a entendu la première fois ! Je suis arrivé. Bon jour ma dame An toi*

nette. Voilà. Elle m'a regardé. C'est pas vrai ! Tu n'es pas muet ! Moi qui pleurais ! Un beau garçon comme ça qui ne parle pas ! Et puis elle m'a dit Bonjour Chaïm. Et quand elle était en colère contre moi elle disait Chaïm, Chaïm, je te tuerai ! Elle était charmante cette femme. Une fois elle me demande des nouvelles de la maison. Si nous sommes bien installés et tout ça. Tu sais, nous n'avions rien. Et moi je lui dis que oui. J'ai passé toute la nuit sur un matelot. Elle a eu l'air étonnée. Moi j'étais très content et je répétais un ma te lot. Un beau matelot. Un beau matelot nouveau. Je ne comprends pas. Mais elle non plus elle n'avait pas compris ! Je voulais dire matelas et au lieu de ça j'ai dit. Ah ! Elle a compris ? Oh oui ! Après un certain temps elle s'est mise à rire. Mais à rire ! Et puis elle a été raconter ça à d'autres personnes et tout le monde a ri. Alors c'est moi qui ne comprenais plus. Après elle m'a expliqué. Il a fallu qu'elle m'explique. Ça m'a fait rire, oui, mais pas vraiment. Ça ne m'a pas fait rire vraiment. Quand les autres comprennent ce qu'on dit sans comprendre soi-même, ça ne fait pas rire. Sur un matelot ! Maintenant je trouve ça amusant. Mais dis-moi, sers-nous quelque chose à boire. Je ne crois pas qu'il en rit réellement de bon cœur même aujourd'hui. Il me raconte un souvenir drôle avec la distance que suppose un passé déjà lointain. Pourtant j'ai l'impression qu'il prononce les mots comme s'il était encore possible pour lui de se tromper. De commettre une erreur. La même. De redire matelot au lieu de matelas. Avec par instant l'air du jeune homme qu'il devait être. Une image fugitive de ce visage qu'il a sur la photographie du